

Jacqueline ROUSSEAU-DUJARDIN — Ce livre est le recueil de discussions sur, ou plutôt à propos, d'un certain nombre de textes freudiens, neuf exactement, discussions auxquelles ont pris part les quatre cosignataires. Echelonnées irrégulièrement sur dix-huit mois environ, elles ont été enregistrées puis dactylographiées. Une correction en commun a été effectuée sur ce premier « jet », impliquant que nous restions fidèles au canevas des échanges et aux articulations des interventions, que nous nous astreignions à ne pas faire de rajouts là où nous aurions aimé développer ou nuancer, à rester fidèles, en somme, à la forme orale.

Si nous nous sommes décidés à rendre publics ces échanges, que nous avons, pour notre part, beaucoup investis, c'est je crois pour deux raisons : d'abord, dans la mesure où ils nous permettraient d'approfondir et d'enrichir des lectures antérieures, nous avons pensé qu'ils pouvaient apporter du matériel à ceux qui s'intéressent au texte freudien ; d'autre part, parce qu'ils

témoignent, à notre sens, d'une position particulière dans ou sur la psychanalyse, sur sa pratique et sa théorie, qui se reflète, non sans différences entre nous, bien sûr, dans une relation particulière avec le texte freudien et la représentation de la personne de Freud. Nous n'en avons pas l'exclusivité, mais elle ne manque pas de nouveauté. Il nous paraît opportun actuellement de la manifester, eu égard à la fois à la place de la Psychanalyse dans le public et aux conflits qui ont travaillé, qui travaillent encore son histoire interne.

Jacques-Gabriel TRILLING — Quatre psychanalystes se réunissent depuis des années et ont décidé d'enregistrer leurs propos, peut-être en lieu et place de ce qui n'est pas transmissible, communicable, de leur pratique. Il y a là, vraisemblablement, une des dimensions économiques présentes à l'origine de ce livre. Certainement, le psychanalyste, gardien du silence, comme le dit si bien Jacques Lacan marqué du discours de l'autre et bien plus encore de l'autre du discours, trouve-t-il dans ce travail une issue, un allègement au poids que lui impose sa fonction.

J. R.-D. — Sans doute faut-il que nous précisions, en psychanalystes que nous sommes, quelques points du roman familial du livre en même temps que, partiellement, du nôtre. Notre groupe a pris naissance, il y a plus de dix ans, autour de l'idée d'une écoute des patients en dehors du dispositif institutionnel auquel nous avons été, tous les quatre fidèles à un certain moment de notre histoire personnelle. En même temps que nous tentions ainsi d'éclairer notre écoute mutuelle et de rendre compte de notre pratique, nous avons poursuivi un chemin théorique qui s'est situé primitivement aux frontières, d'ailleurs imprécises, de la psychanalyse, probablement parce que notre intérêt était dirigé, de façon prégnante, au moment où le groupe s'est formé, c'est-à-dire après 1968, vers les questions qui concernaient l'insertion de la psychanalyse dans le champ socioculturel en général.

Pierre REBUFAT — Le champ socioculturel, mais avec une préoccupation politique qui faisait d'ailleurs pression sur la psychanalyse, à l'époque, et qui n'a pas été absente de notre démarche, loin de là.

J.-G. T. — Nous avons tous parcouru un certain trajet au sein de l'institution psychanalytique française la plus ancienne. Le désir commun de situer la discussion hors institutions était

lié aux aléas de la reconnaissance institutionnelle, au leurre qu'elle implique et à son caractère souvent inadéquat...

J. R.-D. — ... ce qui nous a amenés à sortir, tous les quatre, de l'institution. Cette caractéristique de notre motivation a fait que, parallèlement à nos discussions sur la pratique psychanalytique, nous avons été amenés à un questionnement aux champs frontières de la psychanalyse : le champ philosophique, le champ sociologique et, dans une certaine mesure, celui des sciences contemporaines¹. Pour le champ philosophique, on pourrait brièvement esquisser une classification entre les auteurs pré-freudiens que nous avons travaillés plus ou moins, sans prétendre naturellement les avoir lus exhaustivement, et le travail sur tout un courant contemporain philosophique qui, sauf exception, reconnaît avoir lu Freud, et avoir été informé, dans sa pratique philosophique même, par la lecture freudienne.

Jean FRÉCOURT — Chez les sociologues nous avons rencontré des textes en général critiques, parfois radicalement, de la psychanalyse ou de certains aspects de ses applications. Nous les avons pris au sérieux, comme nous l'avons fait de textes proprement psychanalytiques, en fonction de l'impact qu'ils pouvaient avoir dans les différents champs philosophique, sociologique, historique. Nous avons porté aux critiques une attention très grande, même si nous n'étions parfois pas d'accord avec elles, nous refusant en tout cas à les faire tomber sous le coup

1. Sans prétendre établir une bibliographie, nous pouvons indiquer que, pour la philosophie, outre les « plongées » que nous avons pu effectuer chez Marx, Nietzsche et Schopenhauer, aidés d'ailleurs par P.-L. Assoun, l'œuvre de J. Derrida, celles de J.-F. Lyotard, de E. Levinas, et de M. Serres nous ont sérieusement occupés. Ajoutons-y notre fréquentation des écrits de J.-L. Nancy, de P. Lacoue-Labarthe, de V. Descombes, entre autres. En sociologie, J. Baudrillard en particulier nous a interrogés, en même temps que, sur un autre mode, Donzelot ou R. Castel, G. Deleuze et F. Guattari ont eu leur place aussi, dans un champ mixte. Quant aux scientifiques et dans la mesure où ils nous sont accessibles, J. Atlan et Pryogine nous ont paru apporter quelque clarté sur des thèmes qui nous intéressent. La littérature n'est pas exclue, cela va sans dire. Ce n'est pas limitatif, ce devrait être dit aussi au présent... et il y a des variantes personnelles.

Notons, d'autre part, que nous participons à « Confrontation » où nous formons depuis plusieurs années un groupe de travail public de recherche psychanalytique. Notre démarche s'en est trouvée incontestablement stimulée, même si les entretiens qui vont suivre se sont tenus privément.

d'une soi-disant « résistance à l'analyse », seul mode sur lequel elles étaient considérées ou plutôt non considérées par les psychanalystes en général. Ce qui nous intéressait dans ces lectures, c'était l'effet de frontières qu'elles produisaient pour nous, ou peut-être de non-frontière, en instaurant une représentation de la psychanalyse qui ne soit plus située dans une perspective exclusive et hautaine mais inscrite dans une réalité socio-historique. Elles ont eu pour résultat, en somme, de « relativiser » de façon décisive la psychanalyse comme valeur culturelle dans ses rapports avec d'autres types ou champs culturels contemporains.

J. R.-D. — Je voudrais ajouter une remarque d'ordre général sur notre attitude « aux frontières » ; jamais nous n'avons pensé que nous pourrions importer des concepts ou des notions telles quelles, des disciplines que nous étudions, dans la psychanalyse ; pas plus que nous n'avons tenté une articulation plus ou moins grossière comme, par exemple, un moment, on a essayé de le faire entre marxisme et psychanalyse.

P. R. — Certains ont essayé de le faire... et l'ont fait.

J. R.-D. — Et l'ont fait avec le peu de réussite que l'on sait. Par contre, ce qui nous a occupés davantage, c'est quelque chose que j'appellerais un phénomène d'interfaces. C'est-à-dire que ce qui se disait dans des disciplines voisines, à propos de la psychanalyse et sur des sujets auxquels s'intéresse la psychanalyse, comme par exemple la psychologie collective, ce qui se disait dans ces champs voisins résonnait avec des notions que nous, nous tirions de nos lectures proprement psychanalytiques et de notre expérience pratique. C'est de ce phénomène d'interface que peut naître quelque chose qui nous fait réfléchir autrement et davantage sur ce que nous pouvons élaborer de plus proprement psychanalytique.

P. R. — Il ne faut pas négliger l'intérêt, au moins pour certains d'entre nous, de la lecture d'auteurs scientifiques notamment biologistes et physiciens. Bien que les scientifiques aient toujours eu le souci de s'adresser au public non spécialisé, il est à noter qu'à notre époque, à travers des ouvrages dont certains ont connu une large diffusion, ils éprouvent peut-être davantage le besoin de faire participer à leurs interrogations l'ensemble de la pensée contemporaine et notamment la psychanalyse, ceci sans doute en fonction d'un remaniement épistémologique

actuel, d'une remise en question de la classification sciences humaines, sciences exactes à travers lesquels le statut même de la science est radicalement remis en cause. A ce propos, il n'est sans doute pas indifférent d'indiquer que nous avons tous les quatre une formation médicale.

J. R.-D. — Cela dit, nos éventuels lecteurs ne doivent pas s'attendre à trouver ici des échos directs de ces différentes lectures. Si elles ont eu un effet sur nous, c'est en contribuant à la constitution d'une forme d'humus sur lequel on peut imaginer que nos modestes pensées ont pu se développer. (Vous savez que j'aime la culture...) Disons que c'est plutôt de notre fonds culturel commun que nous parlons là.

J. F. — Il ne faudrait pas oublier les psychanalystes post-freudiens, essentiellement Lacan, Mélanie Klein plus secondairement.

P. R. — Quelle que soit la position que l'on prenne par rapport à Jacques Lacan, on ne peut nier qu'il ait une place de première importance dans la psychanalyse contemporaine. Nous sommes de ceux qui le reconnaissent volontiers.

Mais il est difficile, encore aujourd'hui, de prendre un certain recul par rapport à Lacan en raison, d'abord, du fait qu'il a lui-même toujours soutenu une position polémique et suscité des passions très vivaces. Les milieux analytiques et extra-analytiques en ont subi les effets et les résonances, très sensibles aujourd'hui encore. En parler est difficile pour cette raison déjà.

D'autre part, l'œuvre de Jacques Lacan est considérable. Une partie seulement est facilement accessible. Les *Écrits* et le *Séminaire* (transcription d'un texte parlé) sont d'un abord difficile du fait du style de Lacan, de l'appel à une culture importante et surtout du mode de développement des idées ; l'imbrication de ces trois facteurs rendant leur abord difficilement compatible avec notre type d'échanges. Ces facteurs nous ont amenés à une certaine prudence en évoquant Lacan, nous ont poussés à réserver la discussion de ses thèses pour d'autres occasions.

J. F. — On peut peut-être préciser pour le lecteur que nous avons essentiellement travaillé ensemble les textes qui figurent dans les *Écrits*.

J.-G. T. — Ce n'est pas simplement une affaire de culture ou de style : à mon sens, les thèses lacaniennes ne se laissent pas